

Cahier « Sexualité »

I- Le bon sexe

22

juillet 1996.

Je suis arrivé il y a deux jours dans cette petite commune de Bourgogne. J'occupe une grande maison dont la façade donne sur une sorte de cour intérieure, et fait un angle droit avec celle d'une autre habitation, qui doit contenir trois ou quatre appartements. Aujourd'hui, à cause du décalage horaire, je me suis levé tôt pour lire un peu avant d'entreprendre la randonnée qui nous a menés à Châteauneuf-en-Auxois. J'étais plongé dans mon livre depuis quelques minutes lorsque, dans le silence de ce matin ensoleillé et déjà tiède, j'ai entendu un homme et une femme qui faisaient l'amour. Ils étaient dans l'immeuble voisin ; leur fenêtre est à trois mètres à peine de la mienne. Ils procédaient d'une manière à la fois appuyée et discrète. C'était comme un chuchotement convaincu. Sans comprendre comment j'en arrivais à cette conclusion, j'ai su tout de suite qu'il s'agissait des deux personnes avec qui j'avais échangé quelques mots hier soir, à propos d'un endroit où garer ma voiture. Mais en dépit de cette certitude, et aussi étrange que cela me paraisse, j'étais absolument incapable de me souvenir de leur allure, de leur

âge, de me représenter le moindre aspect de leurs corps. Je n'étais même plus sûr de les entendre. J'éprouvai un grand ennui. J'eus l'impression d'être devant une banalité sans nom. Je ne leur accordai pas plus de quelques secondes d'attention.

Une heure plus tard, ils sont sortis de l'immeuble. J'ai reconnu alors le couple que j'avais rencontré hier. Ils sont montés tous deux sur une énorme Yamaha, dont le réservoir est orné, de chaque côté, du dessin de deux grosses lèvres, rouges et pulpeuses. L'homme blond, les jambes écartées, les deux pieds solides sur le sol, a actionné le démarreur. Le bruit fabuleux a rempli non seulement la cour, mais aussi la pièce où j'étais, faisant vibrer les volets. Pendant qu'ils ajustaient leurs casques, pendant que mon regard s'accommodait en toute hâte au short blanc de la jeune femme et à la finesse de la peau de ses cuisses, que mon pouls battait dans mes oreilles et au bout de mes doigts, au moment où ils passaient sous le porche et disparaissaient derrière le mur d'enceinte, il m'a semblé que ce petit événement biface, objectif et subjectif, intérieur et extérieur, était une sorte de signe m'indiquant que c'est aujourd'hui qu'il convient d'entreprendre la tenue de ce cahier. Même si je suis en vacances.

Le besoin se fait sentir, pour mon propre usage à tout le moins, d'une définition ou d'une redéfinition des rapports existant entre ce qu'on appelle d'une part la sexualité, et ce qu'on appelle d'autre part la psychanalyse. Sans doute cette entreprise devrait-elle passer en quelque façon par les voies que les théories psychanalytiques sur la sexualité ont déjà ouvertes. Mais mon but ne serait toutefois pas de faire une recension systématique de ces théories, ni de les approfondir, ni de les pousser plus loin. À la vérité, je ne voudrais pas exactement tenir un discours psychanalytique sur la sexualité. Je voudrais plutôt me situer, si cela est possible, entre la psychanalyse et la sexualité ; je voudrais chercher, dans cet interstice, des matériaux et des éléments qui permettraient de dégager et peut-être de comprendre certaines de leurs interrelations, certains des effets qu'elles ont l'une sur l'autre.

Il s'agirait une fois de plus de mettre à l'épreuve la « mécanique » du dispositif psychanalytique, d'apprécier ce qu'il a introduit de nouveau dans notre connaissance du monde, de nous questionner sur son usage, de nous demander à quoi il peut servir. Mais le projet consisterait maintenant à isoler et à décrire, non plus la technique de la psychanalyse, mais les forces

qui animent son fonctionnement. Il viserait à montrer que ces forces sont celles-là mêmes qui agissent entre le champ que notre culture a coutume depuis très longtemps de désigner du terme de psychique, et un certain *extérieur*, un certain *milieu ambiant*. Il supposerait que l'on retrace comment Freud en vint à établir et à maintenir que ces forces (ou encore « ce jeu de forces », comme il aimait l'écrire) coïncident non seulement avec ce que nous sommes amenés à expérimenter comme sexuel dans nos existences, mais aussi avec ce que la sexualité a d'inconscient, d'inconciliable avec le type de rapport au monde qui est le nôtre. Il demanderait que l'on circoncrive, que l'on décrive, que l'on définisse cet *extérieur* auquel le psychique est constamment opposé et dont il est radicalement séparé dans nos habitudes de pensée ; que l'on recense les concepts par lesquels la psychanalyse met au contraire en évidence, plutôt qu'une opposition, une continuité foncière entre les deux, et une identité dans l'organisation qui les caractérise l'un et l'autre. Il mènerait peut-être, au bout du compte, à une transformation de l'idée de psychique, et à un examen de la possibilité même de cette idée.

23 juillet 1996.

Je repense à l'anecdote d'hier.

Mes collègues psychanalystes y reconnaîtraient sans aucun doute une variante d'une *scène originaire*, c'est-à-dire une réédition d'un événement (peu importe pour l'instant le sens qu'on donne à ce mot) où se serait nouée la part inconsciente de mon rapport au sexe. Ils seraient attentifs au contexte de délimitation, de clôture, de cadrage où se construit la scène ; ils seraient intrigués par l'apparente répression de l'excitation qui articule ses deux volets ; ils noteraient la très classique position d'exclu qui m'y est conférée ; ils s'intéresseraient à la non moins classique combinaison du vu et de l'entendu qui s'actualise ici et qui, selon Freud, constitue la caractéristique essentielle de tout fantasme ; ils ne manqueraient pas d'y relever les relents fétichistes qui la ponctuent et qui témoignent, dirait encore Freud, du type de « solutions » que l'enfant invente, dans ses théories, pour résoudre l'énigme et le défi que représente la sexualité. À supposer que le récit d'une telle scène survienne dans le cours d'une psychanalyse, peut-être iraient-ils jusqu'à y voir sinon le programme de la

cure entière, du moins une illustration de ce célèbre postulat de Laplanche : « [...] dans l'exploration de l'inconscient qui est le domaine spécifique de la psychanalyse, il n'est pas de cheminement qui ne coupe et recoupe sans cesse des représentations sexuelles. Si elle n'est pas tout, la sexualité est néanmoins *présente partout* dans le champ psychanalytique : elle est coextensive à l'inconscient¹. »

Je n'ai, pour l'instant, rien à redire à l'encontre de cette idée très « psychanalytique » selon laquelle la sexualité est coextensive à l'inconscient. Mais ce n'est pas seulement dans cette direction que m'oriente l'enchevêtrement de mes pensées et de mes souvenirs. Pendant que je continuais hier à réfléchir à l'incident du matin, et que se reconstituait dans mon esprit le passage de Laplanche, je me rappelai soudain un fait qui a également marqué un autre de mes voyages. Un fait mettant en lumière une autre idée, tout aussi « psychanalytique ». Idée qui ne contredit pas la première, mais qui en est plutôt comme le revers et demande, elle aussi, à être prise en compte.

En février 93, voulant avant tout me dérober à l'hiver montréalais, je m'étais inscrit à un congrès organisé par la Société psychanalytique de San Diego. Comme ce congrès coïncidait avec la Saint-Valentin, je pensais que cette échappée ferait aussi une belle surprise à ma compagne. Le jour de mon arrivée, je fus surtout frappé par l'architecture de la partie commerciale du quartier central, une juxtaposition très ingénieuse de structures asymétriques et polymorphes dont les lignes respectent la double origine, amérindienne et hispanique, de la ville, et dont les couleurs recomposent l'ambiance chromatique de la région (le jaune et le vert mat du sable et des cactus, l'orangé et le pourpre éclatants des floraisons tropicales). À tort ou à raison, et toutes considérations esthétiques mises à part, j'eus l'impression de voir (sinon, de ressentir) dans ces lieux les traits de ce que Freud appelait, dans son *Moïse*, un travail de civilisation : l'effet d'une force de nos jours encore indéterminée, mal comprise ; quelque chose comme une « pointe » qui guiderait, dans le destin des hommes, un certain trajet, continu, du passé au futur.

Le lendemain matin, je me rendis au Pan Pacific Hotel, un gratte-ciel hypermoderne dont le contour irrégulier est souligné la nuit, de la base au sommet, par un mince tube de néon émeraude. C'est là que se tenait mon congrès, sous le titre suivant : « Demystifying the Male-Female

Relationships ». La dernière communication de l'avant-midi portait sur les thérapies de couple. Bien que généralement peu intéressé par ce type de traitement, je fus tout de suite captivé par cette présentation.

La conférencière, dont j'ai oublié le nom, se rapportait à son expérience clinique quotidienne et prenait pour illustrations les particularités de sa clientèle. Sans arrogance, mais avec sans doute la conviction légitime de se trouver là où se produisent dans beaucoup de domaines les avancées les plus significatives, elle énumérait et définissait systématiquement les conditions d'émergence d'une entité qu'elle dénommait : « civilized couple ». Évitant de s'engager sur le terrain spécifique de la sexologie, elle proposait cependant le schéma d'un nouveau couple hétérosexuel, pas nécessairement indissoluble, mais fait pour s'ajuster libidinalement à la reconfiguration constante et souvent contradictoire des valeurs, des images et des inclinations sexuelles actuelles, à la pression qu'elles exercent, aux impératifs qu'elles comportent. Son propos était un étonnant mélange où s'entrecroisaient des considérations solidement fondées sur les écrits psychanalytiques récents (considérations sur les relations d'objet, sur les dimensions narcissiques, sur les organisations libidinales), et des évocations très concrètes des objets et des usages les plus contemporains en matière de sexe (intégration croissante de l'activité sportive et de l'image athlétique du corps à la vie libidinale ; utilisation généralisée des moyens technologiques, tels que la vidéo, dans les pratiques érotiques ; évolution des modes dans la lingerie intime, etc.). Ce que j'entendais là me semblait être au fond un analogue, adapté à notre temps, de ces textes sur la conduite sexuelle écrits à l'époque de l'Antiquité romaine, qui avaient tellement intéressé Foucault dans la seconde étape de son *Histoire de la sexualité*. Mais le choc véritable me fut causé par cette phrase, qui fut en fait la dernière de la conférence : « After all and simply put, is it not true that the aim of psychoanalysis has always been, at the end, to enable a person to enjoy good sex ? »

Je quittai la salle pendant la période de discussion. Je n'avais pas faim. Je préférerais aller marcher au soleil sur la promenade qui longe une partie de la baie de San Diego, et qui n'est qu'à quelques centaines de mètres de l'hôtel. Je me sentais désorienté, voire hébété, un peu comme lorsqu'on est soudainement tiré du sommeil par quelque chose d'inattendu et de brutal à la fois.

Cette phrase, c'est certain, était bien plus subtile qu'elle ne pouvait paraître au premier abord. Elle était à des années-lumière des naïvetés d'un Otto Fenichel par exemple, et de la promotion d'une supposée « réalisation génitale », à laquelle le dénouement idéal de la cure analytique était alors censé aboutir. Elle servait au contraire de conclusion à un exposé d'une grande finesse, de toute évidence longuement médité. Sans l'afficher ouvertement, l'auteur me semblait avoir trouvé le moyen de prendre parti d'une manière efficace contre le puritanisme étroit et hypocrite qui caractérise aujourd'hui le discours officiel des sociétés psychanalytiques les plus influentes et les plus largement reconnues ; et elle avait su tout autant déjouer la tendance qu'ont tant de psychanalystes contemporains à lier leur vision de la sexualité à une chaîne de concepts métapsychologiques très abstraits, et à se retrancher à tous moments derrière cet alibi imparable et un peu mystifiant selon lequel la sexualité qui concerne en propre la psychanalyse ne correspondrait au fond à rien de ce que l'on peut se représenter lorsqu'on pense communément à la sexualité.

Mais en même temps, je me trouvais entraîné très loin des repères qui depuis longtemps m'avaient guidé, aussi bien dans ma façon de pratiquer l'analyse que dans mes efforts pour comprendre les principes de son fonctionnement. Pendant toutes ces dernières années, j'aurais accepté volontiers de ramener la totalité du champ psychanalytique aux proportions du problème énoncé par Freud : « comment rendre l'inconscient conscient ? » Avais-je donc oublié que la conception d'une psychanalyse avant tout vouée à rendre possible un certain accomplissement sexuel était monnaie courante dans mon milieu il y a deux décennies à peine, qu'elle inspirait implicitement un grand nombre des attitudes cliniques et des positions théoriques affichées à l'époque, et qu'elle n'avait même pas été totalement étrangère à mes propres motivations à m'engager dans cette aventure ?

Devant moi, l'horizon était saturé de voiliers petits et gros qui se pressaient pêle-mêle vers le large. Je n'arrivais plus à sentir la douceur étonnante de ce climat, la complicité profonde qui se crée tout de suite, dans cette ville, entre l'air et la peau. J'avais la tête encombrée d'un nœud d'impressions et d'images hétéroclites et contradictoires. Je m'installai à une terrasse pour boire une limonade. J'avais mon stylo à la main. J'espérais rétablir un peu d'ordre dans mon esprit en prenant quelques notes, mais je fus pris d'une

nausée que j'attribuai à ce dérivé de *Gatorade* qu'on m'avait servi. Je décidai de rentrer.

À la fin de la journée, je ne retenais de toute cette histoire qu'une seule question, que j'inscrivis avec un certain dépit sur un carnet portant le logo de l'hôtel : « qu'est-ce que le bon sexe ? » J'avais oublié ce bout de papier et la journée qu'il résume, mais je viens tout juste de le retrouver : je l'avais laissé comme signet dans le recueil de textes de Freud intitulé en français *La vie sexuelle*, que je suis en train de relire.

25 juillet 1996.

Je reprends telle quelle la question, même si elle semble farfelue au premier abord : qu'est-ce que le bon sexe ? Dans la conclusion de la conférence de San Diego, le terme renvoyait simultanément à deux plans distincts, et sa signification variait radicalement selon qu'on l'associait à l'un ou l'autre de ces plans. Cette variation est, je crois, l'un des traits essentiels de ce que nous éprouvons comme *ironie*. L'ironie est autre chose qu'un jeu superficiel de langage ou qu'une raillerie malveillante. C'est plutôt, selon l'étymologie, une interrogation, un certain mode de connaissance qui procède, entre autres déterminants, de cette sorte de déplacement dans la signification.

Ainsi, sur un premier plan, « bon sexe » dénotait sans équivoque le fait, pour l'individu, d'accéder au plaisir communément associé aux activités sexuelles, et la capacité de ressentir effectivement ce plaisir, d'en tirer sa part. Mais l'optique singulière de l'exposé n'était ni biologique, ni physiologique, ni médicale, ni sexologique. Elle se rapportait à cette molécule sociale devenue éminemment friable qu'est le couple ; elle visait à mettre en lumière certaines dispositions issues de ce qu'on pourrait concevoir, au sens large du terme, comme un refoulement, dispositions intéressantes par conséquent en propre la psychanalyse, et susceptibles d'empêcher les partenaires du couple de s'harmoniser, de s'ajuster aux particularités et aux impératifs de... De quoi ? De ce qui constitue justement l'autre plan, auquel renvoie également l'idée de « bon sexe ».

Ce second plan, toutefois, est beaucoup plus complexe que le premier. Pour ma part, je le définirais comme une institution, si l'on accepte

d'appeler ainsi non pas d'abord les membres qui la composent, ni les lois et règlements qui la fondent, mais le jeu et l'entrecroisement des forces multiples, divergentes et convergentes, agonistes et antagonistes, qui la forment et la transforment, forces qui assurent, en même temps que sa continuité, sa modification constante. C'est un plan qui ne se perçoit pas d'un seul coup d'œil. Il demande au contraire, pour être saisi, qu'on le subdivise, que l'on dégage une à une ses propriétés les plus essentielles.

En premier lieu, il est foncièrement variant.

Contrairement à ce que l'on serait porté à croire, le bon sexe n'est pas un invariant. À coups de répressions, d'audaces, de scandales, de renforcements des interdits, de combats contre ces interdits, de discours et de débats plus ou moins cohérents, il change imperceptiblement, mais sans cesse, de visage. Par exemple : en Occident, dans le dernier quart de siècle, l'homosexualité s'est intégrée, qu'on le veuille ou non, au bon sexe ; ou plus exactement, elle a été réalignée par rapport à lui, elle s'y est vu attribuer une place apparemment nouvelle, une place qu'elle y avait cependant déjà tenue, selon des modalités différentes, dans le passé.

Deuxièmement : le bon sexe est polymorphe. Ce n'est pas seulement, contrairement à la réputation qu'on lui a faite, un champ de conformité. C'est aussi un plan de coexistence. Sa propriété est de maintenir une continuité entre le conformisme et son contraire, de nouer entre les deux un rapport complexe, ambigu et extrêmement intense, simultanément et contradictoire, de conflit ouvert et de complicité inavouée, de rejet effectif et d'identification inconsciente. Cette communication « souterraine » est du reste ce qui permet de dynamiser perpétuellement la sexualité de convention, de garder ouverts ses accès et ses recours nécessaires à la représentation et à l'image. Cela était sans doute déjà parfaitement vérifiable du temps de Freud, ce qui explique qu'il n'ait pas manqué de l'observer et de le signaler d'une certaine manière. Mais c'est encore beaucoup plus sensible maintenant. Par exemple : quiconque sait aujourd'hui trouver sur Internet les sites appropriés peut expérimenter pour son propre compte cette connivence profonde entre le confinement sexuel inévitable que la réalité des faits impose, même au plus grand des libertins, et une vague toujours croissante d'érogénéité potentielle : propositions de rencontres et de croisements innombrables, en fonction des âges respectifs des protagonistes, de leur profession, de leur état civil,

de leur orientation sexuelle, de leur origine ethnique, de la couleur de leur peau ; socialisation, en groupes privés, de toutes les pratiques perverses ; glossaire des usages et des modalités multiples de la masturbation ; éventail interminable des objets et des matériaux propres à diversifier et à augmenter l'intensité des stimuli sexuels, godemichets, vibrateurs, lubrifiants et crèmes, livres, disques, bandes dessinées, cassettes-vidéo, matériel « didactique », matériel porno, chaussures, satin, lycra, latex, cuir ; technosex et cyber-sexe ; réseaux divers, licites et illicites, d'échanges de partenaires, de couplages aléatoires, de prostitution de toutes formes, de pédophilie, de tourisme sexuel...

Troisièmement : le bon sexe ne se réduit pas à ce qui est toléré ou accepté par les lois ou les conventions sociales à une époque et en un lieu donnés. Bien sûr, il s'aligne sur ces supposées « normes », il fait avec elles bon ménage et semble même s'y confondre dans la vie sexuelle de la plupart d'entre nous, mais il comporte toujours aussi une part qui les excède et les déborde. Voilà ce que reflète avant tout l'ironie de l'expression. Pour soutenir la promesse d'être « bon » (c'est-à-dire de donner accès au plaisir) sur ce que nous avons appelé le premier plan, il faut que sur le second plan le bon sexe soit tendu vers et par cet excès ; il faut aussi qu'en quelque manière nous trouvions à nous « brancher » sur cette tension, sinon toujours dans nos actes, du moins dans quelque dimension de nous-mêmes, dans nos imaginations, dans nos révoltes, dans nos discours, et jusque dans nos inhibitions, nos impuissances, nos refoulements : c'est même là, pourrions-nous ajouter, le moteur essentiel de ce que la psychanalyse a décrit sous le nom de fantasme.

Mais ce n'est pas assez de dire que le bon sexe excède la norme. Car il faut en même temps concevoir que la norme est une instance infiniment active, malléable, adaptable, qui travaille sans relâche à encercler le bon sexe, à le « détendre », à neutraliser une part de l'excès qui le dynamise. Ce fait se vérifie, entre mille autres situations, chaque fois que pour une pratique sexuelle clandestine, on revendique et obtient jusqu'à un certain point une reconnaissance sociale, et qu'on se trouve du même coup pris dans les rets des droits et des devoirs, de la responsabilité. Sollers le signale, à propos de l'homosexualité, dans un commentaire sur l'œuvre de Jean Genet : « Genet parlait de lui-même comme d'un pédé, mais il ne lui serait pas venu à l'idée de se présenter comme un pédé convenable. Il aurait trouvé ahurissant de

vouloir être garanti ou respecté par la Loi, sauf pour la tourner davantage en dérision. Les revendications des installés de l'homosexualité, comme d'ailleurs de n'importe quelle sexualité, l'exhibition bourgeoise ou le militantisme petit-bourgeois à ce sujet (la simple manie de dire " nous ") l'auraient fait hurler de rire (on peut aussi imaginer le sourire de Proust)². »

Ce qu'il faudrait retenir en définitive de ce troisième point, c'est que le bon sexe « pivote » sans cesse autour de la norme, qu'il l'excède à l'un de ses pôles pendant qu'il s'y trouve inclus à l'autre pôle, et que c'est sans doute dans cette dynamique de durabilité et de transformation incessante qu'il ressemble le plus à ce à quoi nous l'avons d'abord comparé : une institution.

Quatrièmement : le bon sexe ne saurait nullement se définir comme le produit d'une répression.

D'abord, ce n'est pas qu'un produit, c'est un producteur ; c'est un producteur qui fabrique lui-même le produit qu'il est aussi par ailleurs.

Ensuite, il n'est pas vrai que le bon sexe soit *fondé* sur la répression. Sans doute, comme institution, est-il étroitement associé aux effets d'adhésion et d'organisation qui, nous ne le remarquons pas assez, sont inhérents à la programmation de l'érotisme humain et à ce que nous sommes conduits, par des facteurs complexes et, pour une part encore indéterminés, à éprouver comme sexuel. Et sans doute aussi ces effets passent-ils en quelque manière par des répressions et des interdits. Mais l'adhésion et l'organisation, l'ordre et le contrôle, ces ingrédients fondamentaux de notre sexualité, passent autant par l'injonction, la stimulation (ce que Freud désignait du terme *Reiz* : l'excitant, ce qui produit, de l'extérieur, l'*Erregung*, l'excitation, le changement d'état initié, mis en mouvement par l'excitant), stimulation qui ne cesse d'émaner du bon sexe, d'osciller de l'un à l'autre de ses plans.

Reiz et *Erregung* : n'est-ce pas là, au fond, la paire qui caractériserait le mieux la petite expérience à partir de laquelle j'ai résolu, il y a trois jours, d'entreprendre la rédaction de ce cahier ? Expérience non seulement d'une clôture, mais aussi d'une ouverture ; non seulement d'une exclusion, mais aussi d'une inclusion ; non seulement d'une scène intérieure où les poussées physiologiques se représentent dans une sorte de théâtre intime, mais aussi d'une scène extérieure depuis laquelle les forces biologiques qui

sous-tendent l'institution du sexe sont constamment et insensiblement reprogrammées, orientées vers des formes d'adhésion nouvelles et des réorganisations perpétuelles. Pour peu que l'on consente à postuler avec Freud, sous le terme de libido, une certaine énergie propre à ce jeu de forces, on pourrait dire aussi : expérience du shunt libidinal incessant qui s'opère entre ces deux scènes. Ou encore, depuis un autre plan de la sexualité qui demanderait à son tour à être exploré : expérience d'un *affect*, si l'on accepte que les affects, plutôt que de simples sentiments privés, personnels, sont des devenir qui débordent quiconque passe par eux.

27 juillet 1996.

Je me suis arrêté hier, juste avant de m'endormir, sur ce passage de « Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique » : « Nous avons suivi la “ pulsion sexuelle ” [...] jusqu'à ce qu'elle atteigne sa configuration finale qualifiée de “ normale ” et découvert qu'elle est composée à partir de nombreuses “ pulsions partielles ” [...] ; nous nous sommes rendu compte que ces pulsions isolées devaient passer par un développement compliqué avant de pouvoir se subordonner aux buts de la reproduction d'une manière qui leur soit conforme. L'examen de notre développement culturel à la lumière de la psychologie nous a appris que l'apparition de la civilisation se fait essentiellement aux frais des pulsions sexuelles partielles et que celles-ci doivent être réprimées, remaniées, transformées, tournées vers des buts plus élevés pour ériger les constructions psychiques culturelles³. »

Pendant que je gravissais aujourd'hui la colline de Vézelay, que je marchais dans les rues du vieux bourg qui fut, il y a près de mille ans, le lieu de rassemblement pour le départ de l'une des grandes croisades, que je cherchais en vain le cimetière (très facile à trouver, m'a-t-on dit) où est enterré Georges Bataille, ces mots de Freud n'ont pas cessé de me traverser l'esprit en bribes éparses, comme autant de petites ritournelles énigmatiques. Je les relis, maintenant que le soir est tombé et que le silence est total dans la cour sur laquelle donne ma fenêtre ouverte, et deux ordres de remarques me semblent s'imposer.

Sous un premier angle, et pour un lecteur soucieux avant tout du présent, cet extrait a la portée d'une interrogation. Il demande au fond qu'on affronte une série indéfinie de questions, questions qu'il soulève, et dont les plus pressantes sont les suivantes : que faire aujourd'hui de l'idée de pulsion sexuelle ? Est-elle autre chose qu'un signe de reconnaissance pour les fidèles d'une doctrine qui serait par ailleurs désuète ? A-t-elle encore une pertinence dans le champ des concepts et des savoirs contemporains ? Quel fait, quelle concrétude, vise-t-elle à cerner ? Comment ordonner les concepts de pulsion sexuelle et de pulsion partielle ? Qu'est-ce que la pulsion partielle ? A-t-elle une réalité ? Comment situer, en regard de ces deux plans de la pulsion, ce que Freud désigne comme *Kultur* (et que la traduction française rend ici alternativement par l'adjectif « culturel » et par le substantif « civilisation ») ?

Sous le deuxième angle, je me trouve dans une position comparable à celle de Freud au début de *Le clivage du moi dans le processus de défense*, alors qu'il avouait « ne pas savoir si ce que je veux communiquer doit être considéré comme connu depuis longtemps et allant de soi, ou comme tout à fait nouveau et déconcertant ». C'est que plus j'examine le passage de « Le trouble psychogène de la vision... », plus je le tourne et le retourne sur lui-même, plus je retrace les liens, les hypothèses et les élaborations qui le rattachent, du début à la fin de l'œuvre, à ce réseau composite, multidimensionnel et polymorphe qu'est la pensée freudienne sur la sexualité, plus s'impose avec force cette évidence : la « pulsion sexuelle normale dans sa configuration finale » est, en elle-même, le prototype des *kulturellen seelischen Konstruktionen*, des « constructions psychiques culturelles » selon la traduction officielle, ou encore, ce qui serait à mon avis plus près de l'esprit du texte, des « constructions psychiques de civilisation ». Freud, en un sens, n'a jamais manqué une occasion de reconnaître cette évidence. Il n'a jamais cessé d'affirmer et de réaffirmer que la pulsion sexuelle humaine est le résultat combiné d'un développement (*Entwicklung*) et d'une formation (*Ausbildung*, terme qui exprime tout à la fois la formation, le façonnage, l'éducation, voire la culture).

Dès lors, de nouvelles questions surgissent qui, avec celles que je viens tout juste d'énumérer, composent au bout du compte le véritable programme de ce cahier. Quelles relations peut-on établir entre ce que Freud appelle

« la pulsion sexuelle dans sa configuration finale » et ce que je désigne ici, avec trop de légèreté sans doute, comme « le bon sexe » ? Quels types de rapports faudrait-il concevoir entre le développement de cette pulsion sexuelle et ce dispositif mal défini, encore obscur, mais dont la présence et l'importance n'ont cessé de croître dans l'œuvre de Freud : le *KulturUberich*, le surmoi-civilisation ? Ou encore, pour faire écho à la conclusion de la conférence de San Diego : que penser de l'idée selon laquelle la psychanalyse est orientée, dans son but, vers « l'accomplissement sexuel » ? Comment la psychanalyse (la psychanalyse en acte, la pratique de la psychanalyse) se situe-t-elle en regard du développement de la pulsion sexuelle et du bon sexe ? Peut-elle prétendre à une position d'objectivité ? Ou n'est-elle pas, à son insu, déterminée par une certaine représentation du sexe, subordonnée aux impératifs qui en commandent la formation et l'organisation ? (À suivre.)



NOTES

1. J. Laplanche, « Introduction » in S. Freud, *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1969, p. 1.
2. Ph. Sollers, *La guerre du goût*, Paris, Gallimard, 1994, p. 174.
3. S. Freud, « Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique » (1910), in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, P.U.F., 1978, p. 170.